Ami du Clergé du 24 juillet 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XLIII. *12e Dimanche après la Pentecôte :* Le bon Samaritain, 273.

Courtes instructions sur la morale. — XXX. La charité envers Dieu, 275.

La sanctification de la journée. — III. Les moyens : Faire ses actions avec Dieu, 277.

En lisant. — Ste Thérèse de l'Enfant Jésus et l'Amour miséricordieux, 278.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLIII

12e Dimanche après la Pentecôte

LE BON SAMARITAIN

Mes frères,

A quel moment de la vie publique la parabole touchante du Bon Samaritain fut-elle prononcée ? Il est difficile de le dire. D'après le contexte, N.-S. était au moment le plus éclatant de sa prédication. Les enseignements se succédaient et remplissaient les auditeurs d'admiration. Les miracles étaient devenus le pain quotidien de l'humanité défaillante. Les apôtres avaient reçu leur mission, avec la puissance des miracles qui en était l'accompagnement presque nécessaire.

On était en Pérée, ou dans les environs de Jéricho, sur la route qui mène à Jérusalem — ce qui rendait plus vivante encore la parabole. Etait-ce au lieu même que l'on appelle aujourd'hui « l'Auberge du Bon Samaritain » ? Peu importe d'ailleurs. Mais le texte nous dit que c'est au milieu d'une conversation de N.-S. avec ses apôtres et à laquelle sans doute assistaient d'autres auditeurs que s'éleva l'interruption du Docteur : « Maître, que faut-il pour atteindre la vie éternelle ? »

La question était bonne en elle-même malgré le subterfuge derrière lequel son auteur se réfugiait, après avoir entendu le rappel du précepte de la charité. L'intention n'était peut-être pas aussi pure. Mais Jésus, qui en percevait l'insuffisance va précisément s'en saisir pour nous donner une de ses plus touchantes leçons.

I. — *La victime*

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. » Oublions pour un instant ce chemin devenu historique. Il symbolise évidemment celui que nous parcourons dans cette vie, où nous sommes constamment menacés par des détrousseurs d'âmes. Arrêtons-nous surtout sur chacun des personnages. Ils vont jouer un rôle d'une actualité toujours saisissante.

Le premier : l'acteur principal — puisque en somme c'est autour de lui que vont graviter tous les autres — c'est *le blessé,* laissé à-demi mort sur le chemin.

Cet incident n'a dû ni surprendre ni émouvoir les auditeurs. Tous savaient que la route était peu sûre, et que, malgré la vigilance de la police romaine, les brigands étaient là comme chez eux pour faire leurs mauvais coups et disparaître ensuite, introuvables et impunis dans les montagnes environnantes. Les voyageurs eux-mêmes ne l'ignoraient pas. Ils prenaient leurs précautions ; mais allez donc vous défendre, seul contre des bandes organisées, spécialistes des traquenards et des assassinats ! La chronique quotidienne y était tellement habituée qu'on n'en parlait presque plus.

N.-S., lui, s'apitoyait à dessein sur l'état de ce pauvre homme. Aucune douleur ne l'a jamais laissé indifférent. Et puis là sans doute encore sa pensée se perdait en de lointains et immatériels horizons. Derrière le blessé étendu il songeait à cette catégorie d'âmes qui gisent aussi le long des chemins, à demi-mortes, et qui, parce qu'elles ont voulu s'affranchir des contraintes divines, tombent au pouvoir des brigands qui les assomment, les pillent et disparaissent.

Pour les garantir des surprises de la route et que multiplient à souhait la nature corrompue, le monde, Satan et sa compagnie, les exemples et les sollicitations du mal, il n'y aurait eu pour elles qu'un moyen : se jeter à corps perdu dans la générosité et la confiance ; mais elles voulaient une vie facile, des chemins aplanis au gré de leurs insuffisantes énergies. Alors au lieu d'avancer elles ont reculé, elles sont devenues une proie toute indiquée au découragement, à la tiédeur. Elles ne sont plus des vivantes, elles sont devenues des demi-mortes. Comme elles sont nombreuses, celles qui au lieu de manifester une vie abondante, se traînent ou gisent par terre !

Seulement entendons-nous bien : tiédeur n'est pas insensibilité. Celle-ci dépend du système nerveux, celle-là de la volonté. On n'est pas tiède, parce que l'on est sans élan, sans flamme, sans vigueur. On l'est quand délibérément on refuse de suivre la volonté du Maître unique jusqu'à l'extrême limite où elle veut nous conduire. On l'est, quand on met des limites au don que l'on fait à Dieu de sa vie, quand on se soumet à tout, sauf dans tel cas, quand on renonce à tout, sauf à telle chose, à cette paresse consentie, à cette rancune entretenue, à cette vanité, à cet orgueil, à ces libertés, qui pour n'être pas proscrites par un précepte grave apparaissent tout de même dans une vie consacrée à Dieu comme un démenti aux promesses renouvelées et aux appels divins.

Demi-mortes, demi-vivantes, N.-S. les a blâmées en termes énergiques.

II. — *Le prêtre et le lévite*

Ceux-là franchement sont de bien pauvres gens.

Prêtres de l'ancienne loi, pasteurs infidèles et mercenaires, N.-S. leur avait crié sous toutes les formes et dans toutes les circonstances son indignation. La parabole du Bon Pasteur devait longtemps retentir à leurs oreilles. Celle du Bon Samaritain était de nature à les fixer sur ses sentiments.

C'était vrai qu'ils se désintéressaient de tout ce qui n'était pas eux-mêmes, ou ne leur rapportait pas un avantage immédiat ; mais passer auprès d'un blessé, qui respire encore et pour qui le moindre soin peut être le chemin de la guérison, ne pas s'enquérir de la possibilité de le soulager, ne fût-ce que par un verre d'eau, ce geste, à vingt siècles de distance, nous révolte encore.

Il est pourtant de par le monde une multitude d'hommes qui descendent en droite ligne de ce prêtre et de ce lévite. Ils ne vont pas peut-être jusqu'à cette insensibilité scandaleuse, inconcevable. Et encore ? Mais leur « moi » est le souci constant de leurs pensées, la loi habituelle de leurs procédés : — Les autres ? Est-ce que cela compte ? — Pourvu qu'ils soient bien, que leurs affaires prospèrent, tout est parfait. Nous-mêmes ne nous surprenons-nous pas, par moments dans des rêveries sans fondement, dans l'élaboration de projets où notre propre personne a toujours la plus belle place ?

III. — *Le Samaritain et l'hôtelier*

Voici que pour rendre plus cinglant le contraste, à côté des hommes sans cœur, N.-S. place à dessein un Samaritain.

Lui, le non-juif, par conséquent l'homme à la dernière zone de l'humanité, l'étranger méprisé, celui qui concentrait en sa personne tout le hautain mépris qu'Israël professait contre les gens de cette sorte, puisqu'un jour les pharisiens n'avaient pas trouvé d'injure plus infamante à adresser à N.-S. que de l'appeler « Samaritain » et « possédé du démon », ces deux termes s'identifiant dans leur esprit, voici donc que ce Samaritain leur donne une leçon de pitié. Il a bon cœur, il s'arrête, il fait tout ce qu'il peut, il se gêne, il se prive, il bouleverse ses projets de voyage.

Pourtant il ne connaît pas ce blessé. Il n'est ni de son monde ni de sa race. N'importe, il le traite comme il aurait été heureux d'être traité lui-même, si les rôles étaient renversés. Il ne se tient pas quitte après avoir accompli ces actes auxquels pourtant la justice ne l'obligeait pas. Après l'avoir installé à l'hôtellerie, il songe au lendemain, aux soins prolongés devenus nécessaires. Et comme il n'a pas le loisir de rester auprès du blessé, il lui ouvre un crédit et donne cet ordre à l'hôtelier : « Faites ce qu'il faudra, je règlerai à mon retour. »

Franchement on ne peut pousser plus loin la charité.

N.-S. se complaît à donner cet exemple, à détailler ces procédés d'amour fraternel. Ce n'est pas seulement pour forcer le Docteur à proclamer que le Samaritain, et lui seul, a eu le sens de la charité due au prochain. C'est surtout pour que, passant au-dessus de sa tête, son enseignement d'amour aille d'abord contredire l'enseignement des pharisiens. Les Docteurs disaient en effet : « tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Or N.-S. ne veut pas qu'il y ait entre nous d'inimitié, car nous sommes tous frères. Si pourtant il s'en glisse dans nos rapports mutuels, sachez, nous dit-il, que la charité réclame que vous traitiez toujours, même votre ennemi comme vous-même pour l'amour de moi.

C'est aussi pour qu'à la lumière de ce précepte nouveau, nous apprenions à nous aimer, à nous supporter, à nous aider, à nous bien traiter. Puisque tous les hommes disent à Dieu : « Notre Père », que tous entre eux se sentent frères.

Magnifique doctrine, qu'il est toujours opportun de rappeler, même dans le sanctuaire de la vie religieuse, à plus forte raison dans ces réunions où les hommes se côtoient et trop souvent s'ignorent ou parfois se détestent.

Pour compléter son tableau N.-S. y a placé, en retrait, dans l'ombre, mais dans une vraie splendeur cet *hôtelier* dont il prononce à peine le nom, mais dont l'action paraît digne des plus grands éloges. Car enfin celui-là entreprend une tâche, — et N.-S. semble dire qu'il l'a remplie à merveille, — une tâche modeste, mais des plus généreuses.

Quand on y réfléchit, c'est peut-être lui dans tout cet évangile qui a eu la plus grosse part de travail et qui a montré la plus parfaite générosité. L'homme à cheval a déposé chez l'aubergiste son blessé, à peine pansé. Puis il a sorti de sa bourse quelques deniers, notablement insuffisants pour l'œuvre qui reste à accomplir, et il est reparti sur son cheval en criant : « Quand je repasserai, je règlerai les dépenses supplémentaires ». C'est bien ; mais sur quoi repose cette promesse ? Quel gage laisse-t-il de sa sincérité? Qui assure l'aubergiste qu'il reviendra, qu'il n'aura pas lui-même le sort dont il eut peine à tirer le malheureux ? et que par conséquent les soins auxquels il va consentir n'auront jamais leur créance acquittée ? Malgré tout l'hôtelier deviendra infirmier. Il remplira bien sa tâche et sans doute le blessé guérira.

Or cet homme est aussi un héros de la charité, désintéressée, fraternelle. Il peut nous servir de modèle. Car enfin nous ne pouvons pas tous embrasser de grandes tâches, relever des blessés sur le chemin de Jéricho. Quand on est dans une famille la bonne tante charitable ou la grand'mère bienveillante, — que la jeunesse proclame inintelligente et plus du tout à la page, — on ne peut prétendre verser du vin et du baume dans de profondes blessures, ni proclamer que l'on sauve le prochain des menaces des brigands.

C'est précisément pour mettre sur le front des tâches modestes et de celles qui les remplissent, la couronne de la charité chrétienne que N.-S. a placé, d'une main délicate, cet aubergiste auprès des personnages de premier plan qui seraient tentés de nous arrêter.

* *

C'est vrai : je suis une petite religieuse enfermée dans son cloître, sa classe ou sa besogne quotidienne ; je suis peut-être moi-même un malade et cloué sur le dos depuis longtemps ; je suis peut-être ce que le monde appelle cruellement une vieille fille, ou même une maman ou une grand'maman dépréciée. Mais il me semble, Seigneur, que vous m'avez comblée en me traitant comme vous avez traité l'aubergiste. Vous m'avez dit : « Faites cela... et quand je repasserai je vous paierai de votre peine ». Et puis vous êtes reparti ; et de loin seulement vous nous avez aidés. Devoirs de chaque jour, auxquels s'ajoutaient incessamment d'autres tâches providentielles et tout aussi menues, vous m'avez demandé d'accepter les longues patiences et les terrestres méconnaissances.

Que nous promettiez-vous en échange ? De nous payer plus tard... quand vous repasseriez, c.-à-d. : à la fin de notre vie. Il faut nous fier à votre parole, croire en la sincérité de votre promesse. Vous nous forcez à vous faire crédit. Seigneur, que tout est donc bien ainsi !

Faites que j'accepte de vivre où vous m'avez mis, de recevoir sans les avoir regardés les blessés et les blessures que vous sèmerez dans ma vie. Que je me contente du salaire actuel, le plus minime et qu'ayant ajouté foi à votre parole, j'aie foi en votre retour et que je sois payé un jour, comme vous savez le faire, quand je vous rencontrerai face à face. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXX

LA CHARITÉ ENVERS DIEU

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et in tota anima tua et in tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum. (Matth., XXII, 35).

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout son cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est le plus grand et le premier commandement.

Mes frères,

Dans notre dernière instruction, nous avons parlé d'une façon générale de la charité envers Dieu et envers le prochain. Il nous incombe maintenant de fouiller ce sujet qui, en somme, n'a été qu'ébauché. Nous traiterons tout d'abord de la charité envers Dieu, puis de la charité envers le prochain, sans dresser entre ces deux devoirs une séparation rigide, puisque le second est la conséquence normale et logique du premier.

En ce qui touche la charité, vertu surnaturelle qui nous fait aimer Dieu pour lui-même, par-dessus toutes choses, à cause de sa bonté infinie, il nous paraît bon d'exposer les *motifs* de notre amour pour Dieu, les *qualités* de cet amour, ses *effets* et ses *obstacles*.

Quels sont les motifs de notre amour pour Dieu ? Pourquoi devons-nous l'aimer ? C'est le sujet que j'aborde aujourd'hui, ramenant ces motifs à deux chefs principaux : le *précepte* divin, les *perfections* divines.

I. — *Précepte divin*

Il est bien entendu que la *vertu* de charité est, comme la foi et l'espérance, nécessaire de *nécessité de moyen* pour être sauvé. Personne ne peut aller au ciel sans la grâce sanctifiante. Or cette grâce n'est pas accordée sans l'infusion des trois vertus théologales ; elle en est inséparable. La vertu de charité est donc indissolublement jointe à l'état de grâce.

Quant à l'*acte* de charité, il n'est pas le moyen nécessaire d'obtenir l'état de grâce pour l'enfant qui reçoit le baptême ou pour l'adulte qui reçoit le baptême ou la pénitence, qui ne requièrent chez le pécheur que la contrition imparfaite. Mais, en dehors de ces sacrements, l'état de grâce ne peut naître ou renaître que par la contrition parfaite, qui requiert et implique l'acte de charité.

Ceci dit, parlons plus directement du précepte divin.

Déjà, dans l'Ancien Testament (Deut., VI, 5), Dieu avait dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. »

N.-S. promulgua de nouveau ce précepte. C'était le mardi de la grande semaine, le surlendemain de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Les ennemis de N.-S. étaient au paroxysme de la fureur, tendaient tous les pièges, dressaient toutes les embûches pour le confondre, le rendre odieux au peuple et tramaient sa perte. Les pharisiens se concertèrent et chargèrent un des plus habiles docteurs de la loi de lui poser une question embarrassante, qu'ils regardaient comme insoluble : « Maître, lui dit celui-ci, quel est le premier des commandements de la loi ? »

Dans la loi mosaïque, au dire des rabbins, il n'y avait pas moins de six cent treize préceptes, commandements, ou observances. Les juifs, oubliant le Décalogue, en étaient venus, grâce à leur esprit formaliste, à donner la plus grande importance aux pratiques extérieures et leurs docteurs n'étaient pas d'accord pour déterminer lequel de ces préceptes était le plus grand et le plus nécessaire. Etait-ce l'observation du sabbat ? la circoncision ? les prescriptions relatives aux sacrifices ?...

Jésus n'est pas embarrassé pour répondre à son interlocuteur et à ceux dont celui-ci était le mandataire. Il cite le texte même du Deutéronome : « Ecoute... Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Et il ajoute avec solennité : « Voilà le premier commandement... » (Marc, VI, 5).

Diliges, tu aimeras. « Que faut-il d'abord entendre par cette parole, dit Bossuet, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui et nous fait aimer notre dépendance. » Aimer, c'est donc se choisir un maître, c'est se donner tout entier à lui. Aussi entendez comme Jésus commande : tu aimeras ! Pourquoi ? parce que celui que tu dois aimer est maître, parce qu'il a tout droit de souveraineté sur toi.

Et que demande-t-il de nous, dit S. Bernard, sinon que nous lui rendions notre cœur, ouvrage de ses mains : mon fils, donne-moi ton cœur.

Dieu nous ordonne donc de l'aimer ; il nous en fait un précepte précis, formel : « Tu aimeras » Et ce précepte est le premier, le plus grand. Ainsi le qualifie Jésus.

Ce commandement est le premier, parce qu'il a commencé avec la création du premier homme.

Il est le premier et le plus grand par son objet qui est Dieu. Il fallait le rappeler aux juifs grossiers et charnels si éloignés du véritable esprit de la loi et du royaume de Dieu et dont les relations avec Dieu étaient basées uniquement sur la crainte servile.

Il est le premier et le plus grand par son étendue. N.-S. veut faire sentir d'une façon précise et catégorique à ces esprits étroits, à ces cœurs sans amour, que ce précepte est tout à la fois le principe et la fin, l'origine et le terme de la loi et de la religion : *plenitudo legis est dilectio*, et, qu'au lieu de se perdre dans mille détails futiles et mesquins, dans toutes sortes d'observances vaines et ridicules, il faut s'attacher à aimer Dieu et à procurer sa gloire.

Il est le plus grand par la rigueur de son obligation ; sa violation mérite un anathème formel. Il est le plus grand par sa durée : il est pour tous les âges comme pour tous les lieux, pour tous les siècles, pour l'éternité ; la charité ne meurt pas, *caritas nunquam excidit*.

Il est le plus grand par sa valeur, par ses mérites. « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien », s'écrie S. Paul. Et N.-S. affirme : « Celui qui m'aime est aimé par le Père. » « Que suis-je donc, dit S. Augustin *(Conf.*, I, 5), pour que vous vouliez être aimé de moi, au point de vous irriter si je ne le faisais pas. »

II. — *Perfections divines*

Mais n'est-il pas étrange que Dieu ait dû nous faire une obligation, un précepte de l'aimer ? Le

cœur humain était donc bien blasé pour qu'un tel commandement fût rendu nécessaire ? Le sentiment de l'admiration et de la reconnaissance était pourtant plus que suffisant pour faire aimer Dieu infiniment parfait, infiniment bon, infiniment aimable. Dieu mérite que nous l'aimions à cause de ses perfections infinies, dont les nôtres ne sont que le pâle reflet. Pour emprunter les paroles de S. François de Sales, Dieu attire à lui tous les cœurs et tous les esprits par sa souveraine beauté et par son incompréhensible bonté.

Dieu exige notre amour, parce que, nous ayant tout donné, il a droit à l'hommage de tout notre être, donc aussi et surtout à l'hommage de notre cœur, de ce cœur que regardent comme une simple faculté féminine ceux qui l'ont desséché dans le commerce trop exclusif des abstractions intellectuelles où ils ont trouvé l'orgueil, ou comme une variété de la sensibilité animale ceux qui se sont exposés au contact trop prolongé de la matière, de ce cœur qui est « le sommet de l'homme » [1].

Ne nous a-t-il pas comblés de bienfaits sans nombre ? « Il nous a aimés le premier », dit S. Jean (I Jean, IV, 10). Déjà il avait parlé par la voix du prophète : « Je vous ai aimés d'un amour perpétuel et c'est pourquoi je vous ai attirés à moi et je vous ai couvert du manteau de ma miséricorde. »

Par un pur effet de sa bonté, il nous a tirés du néant, il nous a créés.

Il dit : Faisons l'homme; faisons-le à notre image, c'est-à-dire faisons l'homme capable d'aimer la vie, non comme les autres créatures qui aiment le bien sans le connaître, mais dans sa source, dans sa réalité substantielle et personnelle, d'aimer le Souverain Bien. Faisons l'homme à notre image, afin qu'il puisse aimer Celui dont il est l'image.

Mais si parfaite que soit son image, si magnifique que soit le don d'un Père, quel est le cœur de fils qui se consolerait de l'absence ? Alors Dieu a parlé. Sa voix a retenti sous les ombrages de l'Eden, sous les tentes des patriarches, dans le buisson ardent de la montagne d'Horeb au Sinaï, sur la harpe de David et sous les saules éplorés des fleuves de Babylone. Ce que nous appelons l'Ecriture n'est que la transcription de cette parole sacrée.

Mais Dieu n'était-il pas encore trop haut et trop caché. Il n'y avait pas de proportion entre lui et notre cœur et la rencontre semblait impossible.

Dieu était trop haut et nous étions trop bas. Voici l'Incarnation. Il se prépare une mère ; il la prophétisa, et quand le jour fut venu où une tige d'olivier eût fleuri sur ce sol d'où s'était retiré le déluge du péché, alors l'Esprit de Dieu s'y posa comme une colombe céleste et la terre bénie donna son fruit divin. Le Verbe fait chair habita parmi nous, Dieu comme son Père, homme comme nous. C'est Dieu avec nous, et pendant trente années, l'humanité put réjouir ses yeux de Celui qui est la splendeur du Père et il semble que la terre n'eût alors rien à envier au ciel.

Il descend jusqu'à prendre notre nature, que dis-je ? notre condition misérable, telle que le péché l'a faite : pauvreté, dépendance, humiliation, douleur, la mort même, tout excepté la souillure (Heb., II, 17 ; IV, 15). Il descend mais c'est pour remonter, et il ne remontera pas seul : comme il a pris notre nature, il nous communique sa vie ; un jour, il nous donnera sa gloire.

Dieu était trop caché, invisible : il s'est montré, sous le manteau de notre chair (Baruch, III, 38). Quand le disciple bien-aimé ira porter aux nations la nouvelle du salut, il pourra dire : « ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos mains ont touché, voilà ce que nous venons vous dire sur le Verbe de vie » (I Joan., I, 1).

Venu chez nous par amour le Fils de Dieu en sortit par la porte sanglante d'un amour plus grand encore. Aimer, ce n'est pas seulement donner, c'est se donner soi-même. Personne n'aime plus que de donner sa vie pour ceux qu'il aime. Né dans l'indigence, il vécut dans l'indigence, connut la privation, le labeur, les outrages, la persécution, et, après avoir institué le sacrement par excellence de son amour, après avoir donné sa mère, il mourut sur l'infâme gibet de la croix.

Du haut de cette croix coule le sang rédempteur qui s'en va par les canaux des sacrements pour nous purifier, nous assainir, nous vivifier, nous sanctifier, en quelque sorte nous déifier, état incomparable que décrit S. Pierre : *efficiamini divinæ consortes naturæ...*, en attendant pour notre fidélité le bienfait de la glorification, le salut éternel, car Dieu est notre fin. « Venez, les bénis de mon Père, recevez la récompense qui vous a été préparée. »

* *

En faut-il davantage pour embraser notre cœur de l'amour de Dieu ? Aimer n'est-il pas la loi même de la vie divine ? « *Deus charitas est,* Dieu est amour », dit S. Jean (I Jo., IV, 16), et il nous le prouve bien par ce qu'il a voulu nous révéler de sa nature intime, dans le mystère de la Très Sainte Trinité. Que fait Dieu dans son éternité ? Il aime. Entre les trois personnes divines circule éternellement une vie intense ; et la loi de cette vie c'est l'amour. Le Père aime le Fils, son verbe, son image ; le Fils aime le Père, dont il est la splendeur. Ce flux et ce reflux d'amour c'est le Saint-Esprit, troisième personne de la Sainte Trinité. Il exprime la loi de l'activité divine à jamais marquée du sceau de l'amour. Et cet amour infini se répand sur les êtres finis appelés à l'existence. Voilà la raison de la Création, de l'Incarnation, de la Rédemption.

S. Stanislas Kostka s'étonnait qu'un prêtre pût lui demander s'il aimait la Sainte Vierge. « Comment, répondit-il, n'aimerais-je pas ma mère ? » Comment, nous chrétiens, n'aimerions-nous pas Dieu, notre Créateur, notre Père, notre Rédempteur, l'auteur de notre vie et de notre bonheur éternel ?

Comment ne pas aimer Celui qui nous a tant aimés, ce Dieu qui se compare à un père réclamant l'amour de ses enfants, à un époux attendant l'amour de l'âme son épouse, qui laisse tomber ces paroles de paix, humainement incompréhensibles, sur la tête de la femme pécheresse : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Comment notre cœur ne serait-il pas invinciblement poussé à satisfaire

« ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu [1]. »

Comment ne pas faire nôtre l'amour de S. Augustin lorsqu'il disait dans ses brûlants entretiens avec

[1] Mgr d'Hulst, Carême 1892, 6e conférence : *L'amour de Dieu.*

[1] V. Hugo, *Les feuilles d'automne,* t. XXXVII, 7.

Dieu : « Seigneur, mon âme tressaille d'allégresse à la pensée que vous êtes mon Dieu. Aussi, si, par impossible, il pouvait se faire qu'Augustin fût dieu et que vous fussiez Augustin, je voudrais certainement que vous fussiez Dieu et non Augustin ? »

Vraiment, « vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est dans le trouble jusqu'à ce qu'il repose en vous. »

Mais, me direz-vous, ce n'est qu'au ciel qu'on peut vraiment aimer Dieu, d'une façon parfaite. Oui, car, au ciel, il n'y aura plus d'obstacles ; on voit Dieu tel qu'il est et de cette vision intuitive jaillit le bonheur parfait, l'amour parfait. Mais ne peut-on pas atteindre, même ici-bas, la perfection, au moins relative, de l'amour, et cela dans les conditions les plus disparates de la vie, dans les circonstances les plus diverses et les plus opposées de l'existence ? Sans parler de la T. S. Vierge et de S. Joseph, qui dira l'amour des apôtres, d'une Marie de Magdala, d'un Laurent, d'un Augustin, d'un François d'Assise, d'un Bernard, d'un Ignace de Loyola, d'un François-Xavier, d'un François de Sales, d'un Louis de Gonzague, d'une Catherine de Sienne, d'une Thérèse, d'un Vincent de Paul, des martyrs, des confesseurs, des vierges, des âmes qui surent passer au milieu des séductions du monde sans se laisser happer, des humbles qui vécurent dans la pauvreté, dans le labeur, sans jamais biaiser avec leurs devoirs d'état et mettant en tête du programme de leur vie : « Dieu premier servi » ? « C'est bien, ma bonne Julienne, disait un jour Henry Bordeaux à une vieille paysanne que Dieu allait rappeler à lui, vous irez en paradis. » Et elle, de répondre avec une assurance pleine de foi, d'espérance et d'amour de Dieu : « Hé ! où voudriez-vous que j'aille ? »

Puissions-nous, au soir de notre vie, avoir la même confiance et la même assurance ! *Amen.*

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

III

Les moyens

FAIRE SES ACTIONS AVEC DIEU

Pour sanctifier notre journée, il faut, premièrement, que nous fassions toutes nos actions, même les plus petites, les plus vulgaires, *avec Dieu*.

Remarquons que le bon Dieu, lui, est constamment avec nous. Sa présence avec nous est une vérité certaine, imposée à notre foi. Aucun lieu où nous ne le rencontrions, pas même le coin le plus secret de notre cœur. « *Où aller loin de ton esprit ? Où fuir loin de ta face ?* demande le Psalmiste. *Si je monte aux cieux, tu y es ; si je descends dans l'enfer, tu y es encore. Si je prends les ailes de l'aurore et que j'aille habiter aux confins de la mer, là aussi ta main me conduira et ta droite me saisira... Et je dis : Au moins les ténèbres me couvriront et la nuit sera la seule lumière qui m'entoure ! Les ténèbres elles-mêmes n'ont pas pour toi d'obscurité ; pour toi, la nuit brille comme le jour, et les ténèbres comme la lumière* » (Ps. 138). — « *Le ciel est mon trône,* dit Dieu en Isaïe, *et la terre est l'escabeau de mes pieds* » (Is., LXVI). Et, en Jérémie : « *Ne suis-je un Dieu que de près, et ne suis-je pas aussi un Dieu de loin ? Un homme peut-il se dissimuler dans des cachettes sans que je le voie ? Est-ce que le ciel et la terre, je ne les remplis pas ?* » (Jér., XXIII, 24).

Ainsi donc, mon Dieu, de par votre « Immensité », vous êtes partout. Où que je sois, où que j'aille, vous m'accompagnez : à l'église, oui, mais pas qu'à l'église, à l'atelier, au bureau, à la maison, dans la rue. Vous êtes là quand je travaille, quand je dors, quand je me promène. Toujours, partout. Même si je le voulais (pour mon malheur, mon Dieu), je ne pourrais pas vous échapper.

Et dire qu'il y a des gens qui ne se plaisent jamais où ils sont ! N'est-on pas bien partout, puisque vous y êtes ? Les conditions du séjour, humainement, peuvent être déplorables, insupportables : qu'importe, puisque votre présence éclaire, embaume, embellit tout.

D'autant plus et d'autant mieux que vous n'êtes pas, là où nous sommes, seulement par votre Etre ou par votre Puissance, mais, nous le savons, — c'est une certitude — comme un Père, — comme notre Père — comme le Père de chacun de nous, — comme le Père le plus paternel qui soit. De sorte que, si nous voulions, nous pourrions goûter, à tout instant de notre vie terrestre, un avant-goût du ciel ; car le ciel n'est pas autre chose que ceci : vous posséder, jouir de Vous.

* *

Il ne suffit pas que Dieu soit avec nous pour que nous profitions de sa présence : il faut que nous soyons *avec lui.* Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus écrivait : « J'ai lu autrefois que les Israélites bâtirent les murs de Jérusalem, travaillant d'une main et tenant une épée de l'autre. C'est bien l'image de ce que nous devons faire : ne travailler que d'une main et, de l'autre, défendre notre âme de la dissipation qui l'empêche de s'unir au bon Dieu ».

Il faut que cette présence nécessaire, cette présence de nature, nous nous la rendions, par notre effort personnel et constant, plus intime : dans tous les actes de notre vie quotidienne, nous nous contenterons de la divine compagnie, nous l'aimerons, nous n'aurons pas d'autre crainte que de la perdre.

Quelqu'un a dit de S. François de Sales qu'il estimait tellement l'exercice de la présence de Dieu qu'il le conseillait comme un pain quotidien. Il aimait à faire observer qu'il ne pouvait y en avoir de meilleur, puisque c'est « le cher exercice des bienheureux dans le ciel, ou plutôt le continuel exercice de leur béatitude ». Il voulait que, dans ses communautés, une religieuse fût chargée, au milieu du travail ou pendant les récréations, de rappeler à ses Sœurs l' « aimable et salutaire présence » de Dieu. Et il notait : « La plus grande part des manquements que commettent en leur devoir les personnes pieuses vient de ce qu'elles ne se tiennent pas assez en la présence de Dieu » *(Esprit de S. François de Sales,* XIII^{e} partie, ch. I^{er}).

Eh bien ! oui, nous n'aurons pas d'autre crainte que de la perdre. C'est la première condition pour sanctifier sa journée. Et nous savons comment on perd l'intimité de Dieu : par le péché mortel. Si nous péchions mortellement, Dieu serait bien toujours là, mais nous nous séparerions de lui. Nous serions, dès lors, en l'état de ce sarment dont parle Jésus et qui, séparé brutalement du cep, est incapable de produire des fruits...

* *

Oh ! nos actions de la journée pourraient être bonnes en elles-mêmes ; notre travail, par exemple, aux yeux de nos supérieurs ou de nos amis, serait bien fait, même parfait ; on nous prodiguerait peut-être les éloges. Mais aux yeux du bon Dieu, ce serait autre chose, puisque tout ce que nous ferions deviendrait l'œuvre de ses ennemis. Nos actes, qui auraient dû être accomplis avec lui, le seraient en dehors de lui ; loin de les agréer, il s'en détournerait ; loin de les apprécier, il ne les connaîtrait pas !

Mais, ô mon Dieu, nous vous supplions que ce ne soit qu'une hypothèse ! Nous voudrons toujours fuir le péché mortel et demeurer dans votre grâce ; rester attachés au Cep divin, profiter de sa sève et produire des fruits, de bons fruits : les siens. Nous voulons demeurer en vous pour que vous demeuriez en nous. Nous vous aimerons de plus en plus, en esprit et en vérité, pour ne pas perdre votre divine présence, votre intimité précieuse. Car, selon le mot de Bossuet à l'une de ses dirigées, il n'y a pas d'autre moyen de se tenir en la présence de Dieu que son saint amour. « Qui peut oublier ce qu'il aime ? lui écrivait-il. Suivez donc ce bienheureux attrait, et Dieu vous sera présent [1]. »

Qu'est-ce qui nous empêche de reprendre, pour notre propre compte, cette prière du bienheureux Perboyre : « O mon divin Sauveur, faites, par votre toute-puissante et votre infinie miséricorde, que je sois changé et tout transformé en vous ! Que mes mains soient les mains de Jésus ; que tous mes sens et tout mon corps ne servent qu'à le glorifier ; mais, surtout, transformez mon âme et toutes mes puissances ; que ma mémoire, mon intelligence, mon cœur soient la mémoire, l'intelligence et le cœur de Jésus ! » Sainte Thérèse de Lisieux — c'était si conforme à sa petite Voie ! — lui faisait écho : « Je veux que Jésus s'empare de mes facultés, de telle sorte que je ne fasse plus des actions humaines et personnelles, mais des actions toutes divines, inspirées et dirigées par l'esprit d'amour ».

Puissions-nous dire aussi avec la même Sainte : « C'est Jésus qui fait tout, et moi, je ne fais rien ». Et encore : « Ma folie, c'est d'espérer de voler jusqu'à toi, avec tes propres ailes, ô mon Aigle adoré ! »

Quand nous agirons, ce n'est pas nous qui agirons, mais vous, ô Jésus, et nos actes acquerront une valeur infinie. Nous ne vivrons que de votre vie, afin que se réalise en nous la parole de S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ».

EN LISANT

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET L'AMOUR MISÉRICORDIEUX

« *A moi, le Bon Dieu a donné sa Miséricorde infinie.* » (Ste Thérèse).

L'apôtre S. Jean, inspiré par l'Esprit-Saint, avait écrit : « Dieu est amour » ; Ste Thérèse nous explique quel est cet amour dont le cœur de Dieu est rempli, qui est comme sa nature ; c'est un amour tout rempli de miséricorde, c'est l'*amour miséricordieux*.

[1] A la Sœur Cornuau de Saint-Bénigne, Lettre XLII.

La miséricorde divine, l'Evangile nous l'enseigne à toutes ses pages. Mais pour beaucoup, cet enseignement était le trésor caché dont on ne soupçonnait pas l'existence. Le bon Dieu confia à Ste Thérèse la mission de nous le faire découvrir.

Elle attire notre attention sur les ravissantes paroles de l'Evangile : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ; car ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais les malades. » Le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ceux qui avaient péri. »

Elle offre à nos méditations les touchantes paraboles de l'Evangile : *le Bon Pasteur* qui laisse les quatre-vingt dix-neuf brebis fidèles pour aller chercher au désert la brebis perdue, la charger sur ses épaules et la ramener au bercail.

Le Père de l'Enfant Prodigue qui va à la rencontre de son enfant coupable, mais repentant, se jette à son cou, le couvre de baisers, ordonne de lui préparer un riche vêtement, met à son doigt l'anneau du fils de famille, commande un banquet de réjouissance et dit : « Mon fils était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé. »

Elle nous invite à considérer l'*accueil que le Sauveur fait aux pécheurs repentants,* à la Samaritaine, à la femme adultère, à Ste Marie-Madeleine, au bon larron, à S. Pierre après son reniement, à tant de pauvres pécheurs auxquels le Sauveur dit cette consolante parole : « Mon fils, tes péchés te sont remis. »

Ne sent-on pas palpiter le Cœur du divin Sauveur dans tous ces pardons si généreusement accordés ? Son amour est vraiment tout rempli de miséricorde.

Evidemment nous devons avoir le péché en horreur, car quel malheur que d'abandonner notre Père des cieux ! Nous devons veiller et prier pour ne pas succomber à la tentation. Mais cependant, si à cause de notre faiblesse nous tombons, il faut vite nous relever, nous jeter dans les bras de notre Père, lui dire avec repentir et amour : « Père, j'ai péché contre vous », et ne pas douter de son pardon, quelque grandes que soient nos fautes. En effet, « ce qui vous offense, ô Jésus, ce qui vous blesse au Cœur, c'est le manque de confiance », dit Ste Thérèse.

* *

— Comment se fait-il que le bon Dieu qui est la sainteté infinie, puisse témoigner tant de miséricorde à de pauvres pécheurs ?

— C'est que le bon Dieu est *notre Père ;* il nous aime plus que tous les pères du monde n'aiment leur petit enfant ; et un père est toujours prêt à pardonner.

Jésus est notre Sauveur, il a tant souffert sur la croix, pour nous racheter ! Comment pourrait-il repousser des âmes pour lesquelles il a versé son précieux sang ?

L'Esprit-Saint est l'Amour Infini : il est si heureux de pouvoir nous montrer sa bonté et sa miséricorde. La Sainte Ecriture le déclare : « O Dieu, vous ne pouvez pas rejeter un cœur contrit et humilié. »

— Mais j'ai tant péché, tant abusé de la grâce...

— Ste Thérèse vous répond : « Quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance. J'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à Ste Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer, car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. »

— Mais, direz-vous peut-être, il me faudra du temps pour obtenir mon pardon ; une rigoureuse pénitence ?

— Evidemment, le repentir de vos péchés doit vous porter à les expier, à en faire une humble pé-

nitence, toute remplie d'amour, car, avant tout, c'est l'amour qui répare ; mais le Sauveur n'attend pas que cette pénitence soit accomplie pour vous pardonner. Au premier instant de repentir plein d'amour, en une seconde, en un clin d'œil, le bon Dieu a pardonné vos longues années d'infidélité, si vous avez ainsi longtemps péché. « Toute cette multitude d'offenses, dit Ste Thérèse, s'abîmerait (serait consumée par l'Amour Miséricordieux) en un clin d'œil, comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent. »

— Mais, au souvenir de mes péchés passés, je me demande si le bon Dieu peut encore m'aimer comme il m'aimait autrefois ?

— Rassurez-vous. Le bon Dieu ne voit plus vos péchés passés. Ils n'existent plus. L'absolution du prêtre les a effacés. Votre âme, purifiée par les mérites du Précieux Sang, est maintenant « blanche comme la neige ». Le bon Dieu ne voit plus ce que vous avez été, il voit seulement ce que vous êtes maintenant. Il oublie le passé. Il a détruit et anéanti tout péché. Ce qui reste, ce sont vos vertus et vos mérites. « Je fais toutes choses nouvelles », dit-il dans l'Apocalypse. C'est l'œuvre admirable de l'Amour Miséricordieux ; la Rédemption, dont il vous applique les mérites, n'est-elle pas d'une grandeur et d'une puissance infinies ! Laissez donc toute inquiétude. Ecoutez Ste Thérèse :

Vivre d'amour, c'est bannir toute crainte,
Tout souvenir des fautes du passé ;
De mes péchés, je ne vois nulle empreinte,
Au feu divin, chacun s'est effacé.

Dans l'esprit de Ste Thérèse, nos péchés passés ne doivent pas être une cause d'inquiétude : « être petit, dit-elle, c'est ne point se décourager de ses fautes. » « Le souvenir de mes fautes m'humilie... mais ce souvenir me parle plus encore de miséricorde et d'amour. Comment, lorsqu'on jette ses fautes, avec une confiance toute filiale, dans le brasier dévorant de l'amour, comment ne seraient-elles pas consumées sans retour ! » « Ce qui plaît au bon Dieu dans mon âme, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde. »

Oui, maintenant que vous le servez de tout votre cœur, le bon Dieu vous aime comme autrefois. Quand on revient vers Jésus, il nous aime mieux encore qu'avant notre faute », disait Ste Thérèse, tellement son cœur est touché par le repentir et la confiance.

* *

— Mais je crains de n'avoir pas le temps de réparer ma vie passée.

— La réparation des péchés n'est pas une affaire de temps, mais d'amour. Ste Thérèse n'a-t-elle pas dit : « *L'Amour peut suppléer à une longue vie ; Jésus ne regarde pas au temps, puisqu'il est éternel ; il ne regarde qu'à l'amour.* » Et encore : « Le bon Dieu n'a pas besoin d'années pour faire son œuvre d'amour dans une âme. Un rayon de son cœur peut, *en un instant,* faire épanouir sa fleur pour l'éternité. »

Elle disait encore : « Je ne suis pas prête à paraître devant le bon Dieu ; je ne le serai jamais si le bon Dieu ne daigne me transformer lui-même. Il peut le faire en un instant, j'attends cette grâce de sa miséricorde infinie. » Et encore : « Deux mille ans ne sont pas plus aux yeux du Seigneur que vingt ans... qu'un seul jour. »

Le bon larron passa sa vie dans le crime. Sur le Calvaire, touché par la grâce, il confessa généreusement, devant la foule des juifs incrédules et blasphémateurs, la divinité du Christ. Et, en un instant, par l'effet de cette admirable profession de foi, et en vertu des mérites du Rédempteur, il devint non seulement un converti, mais un saint, ainsi que le déclara le Sauveur lui-même.

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus raconte qu'une pécheresse publique dont les désordres scandalisaient une contrée entière, touchée de la grâce, s'était rendue dans le désert pour y faire une rigoureuse pénitence. Et, « la première nuit du voyage, avant même d'être rendue au lieu de sa retraite, ses liens mortels furent brisés par l'impétuosité de son repentir plein d'amour, et le solitaire qui l'avait convertie vit, au même instant, son âme portée par les anges dans le sein de Dieu. »

Sans doute le bon Dieu se sert habituellement du temps pour faire son œuvre d'amour dans les âmes, et c'est peu à peu qu'il les transforme. Mais cela ne tient pas à un manque de puissance de la part de Dieu ; il est toujours le Tout-Puissant. Cela tient souvent aux résistances de l'âme qui ne se prête que peu à peu au travail de Dieu. D'autres fois, le bon Dieu sait, dans sa sagesse infinie, qu'il vaut mieux qu'il agisse avec une certaine lenteur. L'âme comprend mieux par là son impuissance à tout bien, et la confiance qu'elle doit avoir dans la grâce, tout en faisant ses humbles efforts.

Mais, si le temps vient à manquer, le bon Dieu est toujours libre de montrer en peu de temps, la toute-puissance de son amour, et d'élever rapidement une âme à la perfection. « En un clin d'œil, au moment de votre mort, il saura bien faire mûrir de beaux fruits sur l'arbre de votre âme. »

* *

Beaucoup d'âmes ne comprennent pas cela parce qu'elles n'ont pas l'idée de la toute-puissance de l'Amour Miséricordieux. « Sur la terre, dit Ste Thérèse, elles sont bien rares les âmes qui ne mesurent pas la puissance divine à leurs courtes pensées. » « Jésus peut tout, la confiance fait des miracles. » « On n'a jamais trop de confiance dans le bon Dieu, si puissant et si miséricordieux. » « Il faut être confiant, jusqu'à l'audace, en sa bonté de Père. »

— Mais cependant mes péchés passés m'ont beaucoup nui ?

— Oui, tout le temps que vous êtes resté dans le péché ; non, une fois que vous en êtes sorti. Car, au témoignage de la Sainte Ecriture, l'impiété de l'impie cesse de lui nuire du moment qu'il en est sorti par la pénitence. Non seulement les péchés pardonnés ne nuisent plus à l'âme, mais ils peuvent lui être utiles. Car, dit l'apôtre S. Paul, « pour ceux qui aiment Dieu, tout sert à leur bien. » Et S. Augustin ajoute : « Oui, tout, et jusqu'à leurs péchés. »

— Mais à quoi donc peuvent me servir mes péchés ?

— Ils peuvent vous servir d'abord à croître dans l'humilité, à reconnaître votre misère, a ne jamais vous appuyer sur vous-même. Or l'humilité, c'est la grande sécurité de l'âme, comme l'orgueil en est le grand danger.

Ils peuvent encore exciter dans votre âme une très grande reconnaissance envers le bon Dieu qui a été si bon, si miséricordieux pour vous, qui ne vous a pas rejeté malgré vos ingratitudes. « Il y a des âmes, dit Ste Thérèse, que le bon Dieu ne se lasse pas d'attendre. » Il ne faudra pas cesser de le remercier sur la terre, et au ciel vous chanterez éternelement ses miséricordes.

Mais surtout, ces péchés pardonnés devront exciter en votre âme un immense amour : Celui à qui Notre-Seigneur a beaucoup pardonné doit beaucoup aimer. Les péchés ainsi réparés par l'amour cessent de nuire à l'âme ; ils deviennent même pour elle des sources de grâces. Ainsi l'amour infini sait tirer le bien du mal, et se sert de notre misère même pour faire son œuvre de miséricorde.